

Balade nocturne des TATIN

Chez nous, comme sans doute dans de nombreuses contrées isolées, les paysans vivaient très chichement, au début du siècle dernier. Ils ne possédaient bien souvent – c'était le cas de mes grands-parents – que quelques lopins de terre, sur lesquels il fallait cultiver suffisamment pour nourrir toutes les bouches de la famille, souvent très nombreuses à l'époque ; c'était aussi le cas de mes aïeux, ils avaient huit enfants. Si bien que très jeunes, dès qu'ils pouvaient travailler, à l'âge de 14 ans, quelquefois avant, les parents les plaçaient chez les artisans ou les quelques gros propriétaires terriens du village pour ramener quelques sous dans la famille.

C'est ainsi que mon oncle Henri, dès l'âge de 12 ans, fut placé chez Monsieur Yves DIDIER. A cette époque les commis étaient nourris et très souvent logés par leur patron. C'est ainsi que Monsieur DIDIER avait mis à la disposition de mon oncle un petit local près des écuries pour qu'il puisse y dormir ; (mes grands-parents habitaient le hameau de Serre à 2 km).

Cet isolement laissait à Henri toute liberté d'action, la nuit ; et il débordait d'imagination pour commettre quelques larcins incognito, ou pour réaliser quelques coups bien à lui. Cette année-là, cela se passait en 1907 ou 8 m'a-t-il raconté, il déambulait le soir dans le village où tout le monde dormait ; il faisait très chaud, ce devait être le moment des fenaisons en juillet ; et souvent on laissait la porte des étables ouverte, car elles étaient en général voûtées et de petites tailles, la chaleur y était insupportable.

Henri remarqua que l'écurie des TATIN avait elle aussi la porte grande ouverte, ce qui lui donna une idée. Sans bruit, il pénétra dans l'étable où les bœufs dormaient paisiblement, détacha une sonnaille de leur cou et alla la faire tinter dans la cour, sous la fenêtre de la chambre des TATIN ; il entendit le père TATIN dire à sa femme (la fenêtre était aussi ouverte, à cause de la

chaleur : « *Louise, les buous se sava détacha, léva-té !* » Henri s'en fut à travers le village, en faisant tinter les sonnailles tant qu'il le pouvait. De temps en temps, il s'arrêtait, juste pour avoir les TATIN à portée de voix et s'assurer qu'ils le suivaient bien. Il sortit ainsi du village par le bas, prit le chemin qui passe au-dessus « des Chirouzes », puis de « l'Echarenne », descendit vers « Matariau » et prit le chemin qui mène aux « Casses », toujours en effectuant de courts arrêts pour s'assurer que les TATIN suivaient toujours ; il longea ensuite le ruisseau du Chapotet jusqu'à sa jonction avec l'Ebron et remonta par le grand champ en pente « des Roussets » qui surplombe les premières gorges de l'Ebron.

Lorsqu'il s'arrêtait, Henri entendait les deux vieux vociférer ; « *Mae quei ça veira ouité que vou aua, Vaon belai se planter* ». Arrivé sur le plateau de « Cuculet », Henri bourra la cloche d'un chiffon qu'il avait dans sa poche et silencieusement cette fois, retourna au village, remit la cloche au cou des bœufs, puis se cacha dans un appentis et attendit le retour des TATIN ; lesquels arrivèrent tout essoufflés longtemps après.

Cette fois, ils firent tout de même un détour par l'écurie où les bœufs dormaient évidemment. Qui sait, peut-être rêvaient-ils des sonnailles ? Les TATIN furieux jurèrent tant et plus « *Dou ! ai enco un caou de l'Henri* ». Sa réputation l'avait précédé.

Michel Gontard

[Henri Gontard a été pilote d'avion – voir sa photo et son parcours dans la partie « photos de famille »]